

Chants de réveil

Theodoor Weustenraad

bron

Charles Donald, *Chants de réveil*. Louis Hauman, Brussel 1832 (tweede druk)

Zie voor verantwoording: http://www.dbnl.org/tekst/weus002chan01_01/colofon.php

© 2015 dbnl



Lecteur!

Si tu as la tête froide et le coeur fermé aux grandes émotions, ne lis pas ces chants. Ils te feraient hausser les épaules et sourire de pitié. Mais si, à une tête ardente, tu joins un coeur profondément sympathique, lis ces chants. Ils te feront mal peut-être, mais ils t'intéresseront.

CHARLES DONALD.

Janvier 1832.

..... Il ne peut entrer dans ma pensée de dénoncer le pouvoir et le parti rétrograde aux passions populaires. Mon intention est, au contraire, d'éclairer ce parti et le pouvoir sur les conséquences terribles que la répugnance pour l'innovation et la peur des grandes réformes ne manquèrent jamais de produire. Quelle que soit l'âpreté de mon langage, vous ne pouvez en méconnaître le caractère et le but. Ce n'est pas une insurrection brutale que je prêche, mais une organisation pacifique que j'invoque; ce n'est pas le glaive que je veux faire briller sur la tête des grands, mais le fanal de l'expérience et le flambeau de l'avenir.

(Prédication du 18 septembre, par M. LAURENT.)

Chants de réveil.

Chant premier.

Non, je ne suis pas né pour ramper sur la terre,
Pour végéter au coin d'un stérile vallon,
Dieu ne m'a pas jeté dans le champ de mon père
Pour grandir sous sa bure et porter son bâton;
Dieu ne m'a pas doué de cet oeil plein de flamme
Pour garder le troupeau qui vit sur le fumier,
Et ma voix cède mal au souffle de mon âme
Pour chanter des noëls aux filles du fermier.

Je sens, comme Chénier, debout sur ma charette,

Palpiter, dans mon sein, quelque chose de grand;
Je sens, sous mes haillons, que mon être reflète
L'éclat d'un avenir qu'il cherche en haletant;
Je sens que mes pensers m'étouffent près de l'âtre
Où travaille ma mère, où rit ma jeune soeur,
Et qu'il me faudrait, seul, un vaste et beau théâtre
Pour répandre ma force et déployer mon coeur.

Pourquoi donc suis-je né sous un vieux toit de chaume?
Pourquoi ne suis-je pas le fils d'un de ces grands
Qui, du haut de leur char, traînent par le royaume
Le splendide fardeau de leurs jours ignorans?

Pourquoi faut-il que moi je vive de racines,
Étendu près du nid d'un chien de basse-cour;
Lui, de mets succulents, de vins des Sept-Collines,
Couché sur un sofa tout parfumé d'amour?

Pourquoi faut-il que moi je dorme sur la paille,
A l'angle d'une étable ouverte au vent du nord;
Lui, sur le mol duvet des cygnes de Versailles,
Au fond silencieux d'un noble château-fort;

Moi qui pourrais, un jour, si j'étais à sa place,

Relever, sur ce sol, le phare du sauveur,
Tandis qu'il ne fait, lui, de sa riche besace
Jaillir que misère et douleur?

C'est parce que, de la conquête
Consacrant l'odieux traité,
Nos lois ont attaché ma tête
Au billot de l'hérédité!

Anathème à ces lois d'un tems de barbarie
Qui livrent au hasard le sort de la cité;
Dans leur mortier gothique écrasent le Génie
Du pilon de la Honte et de la Pauvreté
A l'homme qui travaille enlèvent son courage,
Et rognent la moitié d'un pain noir et chétif
Qui tombe, avec ses pleurs, à titre de fermage,
Au bassin féodal d'un orgueilleux oisif!

Anathème à ces lois qui frappent d'impuissance
La chair de l'Indigent en sa virilité,
Jettent sur son chemin la perfide semence
Des crimes qu'inventa leur immoralité;

A ses moindres faux pas, l'enlèvent dans leur serre
Pour le précipiter au pied des échafauds,
Et, d'un rire infernal accueillant sa misère,
Proclament, à l'envi, tous les hommes égaux!

Viens! qu'elles tombent sous ta hache,
Dieu juste du grand Saint-Simon,
Pour que le voile qui me cache
Disparaisse de l'horison!

Et je découvrirai la route
Où mon coeur vola si souvent
La nuit, en songe, sous la voute
D'un arc-en-ciel de feu mouvant,

Déployé par l'heureux Génie
Qui, d'un coup de son aile d'or,
Me revêtit d'une autre vie
Que je ne comprends pas encor;

Et précédait dans la carrière
Trois beaux anges qui, sous mes pieds,

Éclos d'un orbe de lumière,
M'appelaient de noms oubliés;

Qu'il soit donc brisé par ta hache,
Dieu juste du grand Saint-Simon,
L'anneau de la Loi qui m'attache
A la pierre de ma prison!

Heureux si, jusques là, comprimé dans sa sphère,
Mon Génie en courroux ne s'en élance pas
Pour écraser la tête et brûler le repaire
De ces brigands heureux qui s'enivrent là-bas
Des sueurs et du sang que mon malheureux père
A distillés, pour eux, du foin de ses grabats;

Et s'il ne revient de sa course,
Aveugle et le front tout brisé,
Pour mourir aux bords de la source
Où Saint-Simon l'a baptisé!

N'importe!... Il aura su, le premier de sa race,⁽¹⁾
Montrer à l'Univers comme il faut qu'on délace

Le grand arbre où fleurit Paix, Gloire, Liberté,
Des innombrables noeuds de ce reptile immonde
Qui, depuis trois mille ans, boit sa sève féconde
Et l'épandue en venins sur le sol infecté;

Il aura su montrer comme on sape la base,
Ébranlée et pourrie au milieu de sa vase,
Du vieux roc féodal qui brave la cité,
Et, dans ses flancs meurtris, toujours couve et recèle
Les oeufs générateurs et l'aire maternelle
Du Vautour de l'Humanité!

Oui, qu'il expire au bruit du râle d'un vil maître,
Qu'il meure après un coup retentissant et fort;
La Gloire que je cherche est à ce prix peut-être,
Et la Gloire vaut bien la mort!

Dieu! si je prévoyais qu'au gré de mon envie
Un si noble avenir dût illustrer ma vie,
Je ne me plaindrais point des erreurs du Hasard;
Je ne maudirais plus ces haillons qui me gênent,
Et courberais le front sous les vents qui m'entraînent,
Consolé de mes maux et content de ma part!

Mais sentir, jour et nuit, dans mon ame profonde,
Retentir une voix à célestes échos,
Palpiter le secret qui doit sauver un monde
Aspirant, par ses pleurs, à des autels nouveaux!

Et flotter sur un lac battu de la tourmente;
Puis errer, mort de froid, en d'arides sillons;
Puis me sentir jeter à la fournaise ardente,
Et ramener, de là, dans la fosse aux lions;

Sans découvrir, de près ni de loin, une issue,
Un homme qui s'approche à l'oeil compatissant,
Une blanche colombe au flanc noir de la nue,
Ah! c'est là, Grand du siècle, un horrible tourment!

C'est là ce qui me fait pousser ces cris de rage!
Ne te fâche donc pas s'ils troublent ton sommeil,
J'ai déjà trop long-tems dormi, moi, dans ma cage,
Et cet hymne de pleurs est mon Chant de Réveil!

Malheur, malheur à toi qui règues sur la terre!
Si ton coeur le repousse ou ne le comprend pas;
Si tu ris, du sommet de ta brillante sphère,

Des tisons et des os que te lance mon bras;
 Si tu crois apaiser la soif de ma Justice,
 En versant, dans le broc que m'a légué ta Loi,
 Un peu d'or extorqué par ta vile avarice
 A des malheureux comme moi.

Viens! aide-moi plutôt à sortir de l'abîme!
 Tu ne gagnerais rien en m'y laissant périr:
 D'autres, plus forts que moi, vengeraient ta victime.
 Allons! que tardes-tu? tes bras vont-ils s'ouvrir?

Ah! tu grinces des dents, tu détournes la tête!
 Eh bien! va, cours vider la coupe de ton sort;
 Nous verrons qui de nous pleurera sa défaite,
 Moi, fils d'un Dieu vivant, ou Toi, fils d'un Dieu mort!

Car ne crois pas que je renonce
 A jeter bas de leur autel
 Le vieux Fétiche et le vieux Bonze
 Qui mangent mon pain et mon sel!

Bravant un abandon perfide,
 Je me replierai sous l'égide

D'un Dieu qui guérit tous les maux,
Et dont la parole intimide
Le démon le plus intrépide
Qui règne aux gothiques châteaux.

Toujours plein de vie et de force,
Mon coeur ne fera point divorce
Avec ce Dieu bon, sage et fort,
Qui tuera l'hydre qui s'efforce
De dépouiller de son écorce
Ma boîte où l'Espérance dort!

Ne crois donc pas que je renonce
A jeter bas de leur autel
Le vieux Fétiche et le vieux Bonze
Qui mangent mon pain et mon sel!

Si le Présent m'échappe et trompe mon attente,
Ne le regrettons point: l'Avenir est à moi,
Près d'éclorre à mes pieds, dans la pompe éclatante
D'un Reine attendue à la fête d'un Roi!

L'Avenir, beau jardin à trois vastes allées,

Serpentant à travers une riche moisson,
Et s'arrêtant au seuil des portes étoilées
Du grand temple de Saint-Simon!

Temple de bronze et d'or où des peuples sans nombre
Viendront, de leur amour, LUI porter les tributs,
Et derrière lequel s'élèvera dans l'ombre
Ce présent si vanté, si cher à ses élus,

Comme la tour romaine ou l'église gothique
Que fracassa la main d'un géant irrité,
Et dont surgit encore à l'horison antique
Le cadavre décapité!

C'est dans cet avenir splendide
Que m'attend le banquet divin
Dont l'orgueil d'un maître stupide
Tenterait de m'exclure en vain!
C'est là que, m'élançant de la route tracée
Qui s'ouvre devant moi, sous des saules pleureurs,

Quelquefois, les yeux clos, je vis par la pensée,
Et cette illusion adoucit mes malheurs,
Et, dans ces doux instans où le ciel se découvre,
J'oublie et mon vieux chaume et mon destin de fer,
Et ce monde hideux dont le sein ne s'entr'ouvre
Que pour m'asphyxier de ses vapeurs d'enfer!

Là ne me suivent point ces gigantesques vices
Qui, du fond de leur lit, soulèvent les États;
Ni le pouvoir des Grands, qui, forts de Lois complices,
Moissonnent les champs mûrs et ne les sèment pas;
Ni les mornes douleurs du pâle prolétaire,
Qui meurt de faim, de soif, par droit d'hérédité;
Ni ce Code Pénal qui gouverne la Terre
Du gothique tronçon d'un glaive ensanglanté!

Pourquoi le cri plaintif qui part des bergeries,
Le rauque grondement du chien de basse-cour,
La mugissante voix du buffle des prairies,
Pourquoi, tocsins vivans, viennent-ils, tour-à-tour,
Me rappeler du sein de mon céleste rêve,
A ces travaux de serf qui mutilent mon corps,

Lentement, goutte à goutte, en épuisent la sève,
Et de mon âme en deuil flétrissent les trésors!

Loin de moi, cependant, la coupable pensée
De chercher mon bonheur au guépier du frélon;
Non, je n'aspire pas à la vie insensée
Du mendiant en pourpre ou du gueux en sayon;
J'admire l'Homme-Dieu qui sait, par son génie,
Sur l'autel de la Paix multiplier les pains,
Et je veux, à mon tour, que l'aube de ma vie
Emprunte son éclat du travail de mes mains!

Mais je ne suis pas né pour ramper sur la terre,
Pour végéter au coin d'un stérile vallon;
Dieu ne m'a pas jeté dans le champ de mon père
Pour grandir sous sa bure et porter son bâton;
Dieu ne m'a pas doué de cet oeil plein de flamme
Pour garder le troupeau qui vit sur le fumier,
Et ma voix cède mal au souffle de mon âme
Pour chanter des noëls aux filles du fermier.

Eindnoten:

- (1) N'importe... Il aura su, le premier de sa race, etc.

L'auteur croit être le premier qui élève la voix pour faire entendre, en vers, la parole évangélique de Saint-Simon.

Chant deuxième.

Un soir, le vieux René, le héros du village,
M'attirant, près du feu, sur ses larges genoux,
Crut trouver sur mon front le signe du courage
Et me prédit un sort qui nous fit trembler tous.

Dans sa majesté tricolore
Juillet a passé sur Paris,
Septembre a revu son aurore
Briller sur nos murs affranchis,

Et je croupis toujours au fond de la cellule
Où, sur un vil grabat, le soldat m'a trouvé

Pleurant sur ma misère et rongant la fêrule
 Qui déchira les reins de l'Ange réprouvé!

Du grand fleuve de Varsovie
 Novembre a déchaîné les flots,
 Mars a réveillé l'Italie
 Du fond d'un ignoble repos;

Et je rampe toujours sous le poids de l'attente;
 Dans mon ciel sombre et noir nul astre n'a paru;
 Je n'ai pas vu du camp se déployer la tente,
 Et le tambour pour moi n'a pas encor battu.

Pourtant le vieux soldat croit à ses prophéties,
 Et n'a pas abdiqué le belliqueux espoir
 De me conduire, un jour, au feu des batteries,
 Sur son grand cheval noir.

Il me parle toujours de la noble bannière
 Qu'au mépris des boulets qui hurlaient sous ses pas
 Il hissa, le premier, au front de Belvédère,
 Sous l'oeil triomphateur du brave Mirandaz,⁽²⁾

Et que, vingt ans plus tard, il ramena, sans tache,
D'un roc de la Toscane, avec l'homme au grand nom,
Qui, de son lit de mort, ennoblit sa moustache
D'un baiser immortel qui valait un blason.

Puis, il me fait toucher ces couleurs enviées
Qui teignent le ruban suspendu sur son sein,
Au-dessous d'un grand Aigle aux ailes déployées,
Peint en bleu de sa main;
Puis il va me chercher son drapeau tricolore
Dont quatorze ans d'oubli n'ont pu ternir l'éclat,
Le secoue et lui fait jeter un cri sonore
Qui réjouit le coeur du pauvre et vieux soldat;

Et souvent, près de lui, la foule
En groupes noirs circule et roule
Sur son drapeau l'oeil arrêté,
Et croit, au bruit du vent qui coule
Dans ses plis troués qu'il déroule,
Respirer Gloire et Liberté.

C'est que son coeur retrouve et que son oeil reflète
Le souvenir lointain de quelqu'ardente fête

Où, sous sa tente d'or, présidait la Conquête,
L'étoile du brave à la main;

C'est que sa vaste oreille a surpris dans les nues
Un vague et doux accord de ces hymnes connues
Qui répondaient si bien aux salves continues
Du canon souverain;

C'est qu'elle croit encore assister en silence
A ce nocturne club où, s'élevant du seuil,
Une tonnante voix, qui fit vibrer dans l'anse
Les torches qui brûlaient près d'un triple cercueil,
Contre un Roi meurtrier évoqua la Vengeance,
Et déclara la guerre à son aveugle orgueil;⁽³⁾

C'est que, parmi la foule, il est de ces visages
Que la foudre a noircis sur de lointains rivages,
Et dont l'air martial commande les hommages
Du sabre et du mousquet;

C'est que tous ont longtemps partagé la patrie,
Le pain et le foyer, la couche et la vigie,

Avec le Peuple-Roi qui rendit à la vie
Le monde qui mourait.

Mais moi qui n'ai jamais vu livrer des batailles,
Sur l'Europe à genoux bondir Napoléon,
Célébrer, au bivouac, les grandes funérailles
D'un despotisme mort sous le feu du canon;

Je ne partage pas l'ivresse
De la foule et du vieux soldat,
Et le rêve que je caresse
Ne vient pas d'un champ de combat.

Pour moi, le vieux drapeau des hautes Pyramides,
Tout noble qu'il paraisse à l'oeil du guerrier franc,
Tout sillonné qu'il soit de glorieuses rides,
N'exhale qu'une odeur de sang;⁽⁴⁾
Et je ne verserais pas de larmes amères,
Si je voyais, ce soir, le vieux soldat René
Nous découper le sien en langes baptistères
Pour son petit-fils nouveau-né.

Eindnoten:

- (2) Il me parle toujours de la noble bannière
Qu'au mépris des boulets qui hurlaient sous ses pes,
Il hissa, le premier, au front de Belvédère,
Sous l'oeil triomphateur du brave Mirandaz.

Miranda. Général de l'armée républicaine qui, en 1792, fit le siège de Maestricht. L'auteur s'est permis de terminer par un Z la dernière syllabe du nom de cet officier. Il lui fallait bien compléter sa rime. Que les *classiques* lui pardonnent cette *liberté*, et il leur pardonnera toutes leurs *servilités*. *Belvédère*. Château situé aux environs de Maestricht, sur une hauteur où les Français avaient établi leurs batteries.

- (3) C'est qu'elle croit encore assister en silence
A ce nocturne club où, s'élevant du seuil,
Une tonnante voix qui fit vibrer dans l'anse
Les torches qui brûlaient près d'un triple cercueil.
Contre un Rot meurtrier évoqua la Vengeance,
Et déclara la guerre à son aveugle orgueil.

Allusion aux solennités funéraires qui eurent lieu, *pendant la nuit*, dans tous les temples républicains, à l'occasion du triple assassinat commis sur les envoyés français à Rachstad. *Anse*. L'auteur n'a pu trouver un terme plus significatif pour qualifier ces *arcs de fer* qui saillaient aux extrémités latérales du support des vieux catafalques et aux angles des murs de quelques églises.

- (4) Pour moi, le vieux drapeau des hautes Pyramides
Tout noble qu'il paraisse à l'oeil du guerrier Franc,
Tout sillonné qu'il soit de glorieuses rides,
N'exhale qu'une odeur de saug.

La sévérité grammaticale interdit l'emploi du subjonctif après le mot *tout*; il eût donc fallu dire:

Tout noble qu'il *paraît* à l'oeil du guerrier Franc,
Tout sillonné qu'il *est* de glorieuses rides.

Mais cet accord disgracieux de sons affectait si péniblement l'oreille, que l'auteur, qui écrit en vers et non en prose, s'est cru autorisé à faire fléchir les règles de la grammaire devant les lois de l'harmonie.

Chant troisième.

Gloire à toi, Saint-Simon, seul vrai dieu de ta race!
Quand je trouvai ton pied empreint dans mes sillons,
Quand ton souffle de feu passa devant ma face,
Je sentis de plaisir frissonner mes haillons,
Et les signes des tems sur ma tête éclatèrent,
Et je me dis alors: jeune homme, lève-toi!
Lève-toi du fumier où les grands t'enchaînèrent
 Au poteau de l'ancienne Loi.

Mais mon corps était faible et tout couvert de plaies,
Et mes os décharnés craquaient au moindre vent,

Et les corbeaux hideux et les mornes orfraies
Me menaçaient déjà de leur bec insolent.

Il fallait à mes pas un appui tutélaire,
J'étendis vers un Grand ma suppliante main;
Mais il me laissa seul étendu sur la terre,
Et passa son chemin.

Ce Grand est aujourd'hui de retour au village;
Il vient pour racheter un de ses jeunes fils
Appelé par la voix d'un sombre Aréopage
Sous les drapeaux de son pays.

Parcourant d'un regard tout ce corps qui chancèle,
Il s'en plaint à mon père et regrette tout haut
Que le pain noir et sec qui gît dans mon écuelle
Ne m'ait pas nourri.... comme il faut!

L'infâme!.... O si j'étais bon pour la boucherie,
Gomme il s'empresserait de délier mes bras,

De caresser ma soeur et ma mère chérie,
Et de semer l'or sous mes pas!

Ainsi se vendent donc les hommes
Sur le grand marché du Hasard!
Répandez l'or à larges sommes,
Et le sang vient de toute part!

Et pourquoi tous ces soins, vrais jeux d'un boucher ivre
Qui conduit, en sifflant, par de riches guérets,
Et flatte de la main la génisse qu'il livre
Au lourd marteau de ses valets!

Viens, réponds-moi, Grand de la ville!
Explique ces soins généreux;
Dépose un secret inutile:
Viens, réponds sans baisser les yeux!

Pour que j'allasse, moi, moi pauvre Prolétaire,
Défendre, n'est-ce pas? tes superbes châteaux,
Agrandir d'un arpent tes cent bonniers de terre,

Ajouter une tête à tes vastes troupeaux,
Multiplier les mets sur ta splendide table,
Élargir les caveaux de tes joyeux celliers,
Et creuser un canal dans un désert de sable
Pour l'écoulement seul de l'or de tes fermiers.

Pour que j'allasse, moi, sous les cendres des villes,
Ramasser, pour tes fils, des dignités serviles,
Des bijoux pour ta femme et des dots pour tes filles
A tenter un amant royal,

Et, pour tes favoris, de riches sinécures,
Et de brillans galons pour tes serfs à dorures,
Et, pour tes six chevaux, de nouvelles parures
D'un luxe tout oriental.

Pour que j'allasse, moi, châtier l'insolence
D'un Despotisme altier qui brisa ton blason,
Reconquérir tes droits suspendus à sa lance,
Tout criblés de boulets et de coups d'épéon;
Arracher, l'arme au bras, de sa tente ennemie,
La noble Liberté, qui veille à tes trésors,

Et lui construire un temple au sein de ta patrie,
Avec les ossemens de tous mes frères morts.

C'est pour cela que ta Malice
Répandrait de l'or sous mes pas,
Et verserait dans mon calice
Un miel plus doux que l'hypocras!

Et moi, que gagnerais-je, au retour des batailles
Où j'aurais prodigué le plus pur de mon sang,
Et fait à ton orgueil un lit de funérailles,
Et conquis un illustre rang?

Quelques miettes de droits et de gloire stérile
Qui tomberaient des plis de ta Charte fragile
Sous mon pied ignorant qui les écraserait;
Quelques éclats grossiers de liberté factice,
Bons pour gêner mes pas égarés dans la lice
Où le sombre Malheur me poursuit de son fouet!

Va, garde-les pour toi, ces dons que tu me vantes
Je ne me nourris point de paroles savantes;
C'est du pain qu'il me faut,

Un abri moins infect où reposer ma tête,
Un foyer mieux nourri pour braver la tempête,
Un vêtement plus chaud;

La Liberté pour moi, les droits que je réclame,
C'est de pouvoir, un jour, me choisir une femme,
Élever des enfans
Qui ne traîneront point le boulet de leur père,
Et sauront garantir des dents de la misère
Et leurs bras et leurs flancs!

Ce grand jour ne luit pas encore,
Mais déjà mon front se colore
Des premiers feux de son aurore,
Doux comme un souffle du Printems,
Tandis qu'une nuit plus profonde,
Pleine de l'orage qui gronde
Aux confins d'un gothique Monde,
S'abaisse sur les yeux des Grands!

Par la lucarne de ma geole,
J'entends, le soir, une parole

Qui me caresse et me console
Monter doucement vers mon coeur,
Tandis qu'une voix menaçante
Hurle sous la porte géante
De la salle resplendissante
Où danse et rit mon oppresseur!

Comprime donc, ô Grand, ces transports d'allégresse!
Ne prolonge pas trop les ébats du festin,
De peur que le remord, de sa voix de tigresse,
Ne t'éveille demain!

Tes beaux jours sont passés. En vain ton pied m'arrête
A la porte du temple où gît mon Avenir;
Va! j'y pénétrerai, marchant fier à la tête
De tes noirs Parias, tout las de te servir.

Gloire à toi, Saint-Simon, seul vrai dieu de ta race!
Quand je trouvai ton pied empreint dans mes sillons,
Quand ton souffle de feu passa devant ma face,
Je sentis, de plaisir, frissonner mes haillons,
Et les Signes des tems sur ma tête éclatèrent,

Et je me dis alors: jeune homme, lève-toi!
 Lève-toi du fumier où les Grands t'enchaînèrent
 Au poteau de l'ancienne Loi!

Mais des Grands rassemblés entendirent ma plainte,
 Et l'un d'eux s'écria: ce misérable est fou;
 Valet! approche-toi, viens, saisis-le sans crainte,
 Jette-le dans un trou!

Mais il se fit alors un grand bruit dans le monde;
 Deux Rois étaient tombés de leur ciel souverain,
 Et dans l'ébranlement de leur chute profonde
 Ils faillirent briser l'axe du genre humain.⁽⁵⁾

Les Grands, dans leur effroi, détournèrent la tête,
 Et stupéfaits du choc de la double comète
 Coururent se cacher au fond de leurs châteaux;
 Et quand le pied vengeur du géant populaire
 Eut, en les écrasant, éteint dans la poussière
 Les débris enflammés de ces astres jumeaux,

Les Grands revinrent, fiers, et de la cendre rouge

Que l'énorme scorie entassait autour d'eux,
Au Peuple triomphant qui rentrait dans son bouge
Jetèrent plein les yeux;

Et des rameaux coupés à l'arbre salulaire
Qui devait, de ses suc, féconder nos vallons,
Les Libry, dont leur or engraisse la misère,
Firent de lourds bâtons;

Comme s'ils projetaient, dans leur sombre folie,
De nous ramener tous sous le joug d'un Passé
Que nous, peuple loyal, au péril de la vie,
Nous crûmes avoir terrassé!

O Grand dont l'orgueil nous repousse,
Dont le char d'or nous éclabousse,
Ne sois donc pas surpris
De voir, des bornes du rivage,
Luire autour de ton équipage,
Des yeux fauves et gris!

O Grand dont la vie est maudite,
Dont la main se ferma si vite,

Ne sois donc pas surpris
De voir le fer des baïonnettes,
De tes salles les plus secrètes
Soulever le tapis!

Où sont, dis, les bienfaits promis à la Victoire,
Dans ces jours de terreur où, par les carrefours,
Ruisselait à grands flots un sang expiatoire
Sous les ongles sacrés du vieux Chat-pard des cours,
A cette heure brûlante où, retiré dans l'herbe
Qui croît, fangeuse et noire, au pied de ton château,
Tu préparais déjà, Boa lâche et superbe,
Ta tricolore peau?

Mon grabat est-il moins humide?
Mon foyer est-il mieux garni?
Ma cave en-est-elle moins vide?
Mon grenier est-il mieux fourni?

Tu les oublias donc ces discours si magiques
Dont tu berçais alors mes frères en courroux,
Où tu leur dépeignais, en couleurs magnifiques,

L'Avenir qui devait éclater sous leurs coups;
Je l'avais bien prédit en contemplant ton rôle!
Mais moi qui n'en ai point perdu le souvenir,
Je viens te rappeler ta première parole
Et te sommer de la tenir!

Regarde ces haillons; ce sont toujours les mêmes;
Les rides de ces traits toujours hâves et blêmes,
Cet oeil fou de douleur, ces sordides cheveux,
Ces lèvres où la faim imprima ses souillures,
Ces bras nus que le Fisc couvrit de ses morsures,
Et ce sein noir et creux.

Qu'en dis-tu, Grand, toi qui te flattes
D'être mon Père Nourricier,
Et de remplir mes mains ingrates
Des fruits de ton plus beau Palmier,
Ces mains qui jonchèrent les dalles
Où siège ton Iniquité,
Des diamans et des opales
Pris au front du Roi rejeté?

Ne sens-tu pas, au fond de la poitrine,

Ta conscience en feu se tordre sous l'arrêt
Que trace, chaque nuit, une main clandestine
Au mur de ton chevet?

Grand! cet arrêt d'un Dieu surgi pour nous défendre
Qui ne te permet plus de vivre de nos pleurs,
Qui, de ton nid d'oisif, te condamne à descendre
Parmi les travailleurs,

Pour expier l'abus des droits de la Conquête,
Entrer dans l'Ordre saint de la Capacité,
Et détourner les maux qui grondent sur la tête
De toute la Cité;

Tu le verras bientôt luire au front de la Terre,
Au nom d'un Peuple élu se transformer en loi,
Se faire homme, s'asseoir entre le Sanctuaire
Et le Trône du Roi;

Grandir au-dessus d'eux et dominer le monde
Comme l'oeil tout-puissant de la Divinité,

Dont le rayon éclaire et le regard féconde
 Tout le globe habité!

Gloire à toi, Saint-Simon, seul vrai dieu de ta race!
 Quand je trouvai ton pied empreint dans mes sillons,
 Quand ton souffle de feu passa devant ma face,
 Je sentis, de plaisir, frissonner mes haillons,
 Et les signes des tems sur ma tête éclatèrent,
 Et je me dis alors: jeune homme, lève-toi,
 Lève-toi du fumier où les Grands t'enchaînèrent
 Au poteau de l'ancienne Loi!

Eindnoten:

- (5) Mais il se fit alors un grand bruit dans le monde;
 Deux Rois étaient tombés de leur ciel souverain,
 Et dans l'ébranlement de leur chute profonde
 Ils faillirent briser l'axe du genre humain.

Axe. Deuxième vertèbre du cou.

Chant quatrième.

Entendez-vous au loin ce vent lourd et sonore
Houler, en les tordant, par les chênes osseux⁽⁶⁾
Du grand bois qui blanchit sous le givre que dore
L'oeil rouge de la lune aux ironiques feux?

Entendez-vous, dans la plaine écumante,
Le fleuve, en rut, crevant sous le poids de ses eaux,
Secouer à grand bruit sa crinière ondoyante
Sur le front consterné des livides hameaux,
Et jusqu'aux vieux remparts de la ville tremblante
Souffler la mort, de ses fauves naseaux?

Entendez-vous la hurlante rafale
S'abattre sur nos toits qu'elle emporte en débris,

Saisir et mordre aux flancs la vaste cathédrale
Dont le vieux clocher sonne et jette les hauts cris,
Et s'engouffrer, d'un bond, dans la rue inégale
Où son pied lourd brise l'homme surpris?

C'est le Ciel tonnant en colère
Contre l'homme riche et puissant
Qui ferme l'aile tutélaire
Et s'envole au fond de son aire,
Au bruit d'un pied nu sur la pierre
Qui le poursuit en haletant,
Et trompant son oeil sanguinaire,
L'écrasera dans la poussière,
S'il brave toujours le grand vent.

C'est le vieux Globe qui chancèle
Sous l'iniquité de nos lois,
Et pleure à voir son sein rebelle
Se transformer par leur tutelle
En une vallée éternelle
De pleurs, de grincemens, d'abois,
Où dans une étreinte cruelle,

Vers l'abîme qui les appelle,
Roulent les peuples sous les rois.

O qui les refondra ces voix dévastatrices,
Ce lugubre soupir de la Terre et du Ciel,
En suaves accords, en hymnes de délices,
Purs comme la lumière et doux comme le miel?

C'est celui dont le nom flamboie,
En lettres d'or et de saphir,
A travers un voile de soie,
Au firmament de l'Avenir,
Et répand des éclairs de joie
Dans mon coeur près de reflourir,
Même sous le vil joug qui ploie
Ma sombre tête de martyr.

C'est le Nouveau Messie à la voix qui féconde,
C'est le Christ, complété par Moïse et Platon,
Le Fils chéri de Dieu que salua le monde
Du nom de Saint-Simon.

Oui, le bras droit de son Génic,

Sous la hache de l'Industrie,
Fera descendre du côteau
Ces vastes bois d'où ne s'élance,
Sur les ordres de l'opulence,
Que le palais ou le château,
Et dont le luxe solitaire
Ne prête, hélas! à notre bière
Rien qu'une planche de bouleau.

Oui, sa main qui sème et qui plante
Domptera la croupe géante
Du fleuve aux flots tumultueux,
Et l'empoignant par la crinière
Le jettera loin en arrière
Au lit d'un canal somptueux,
Où s'apaisera son délire
Sous deux cents poupes de navire
Voguant par un soleil joyeux.

Oui, sa Force qui civilise,
Au sein de la Cité promise
Posera d'un bras ferme et fier,
Non loin du Temple pacifique,

Plus haut que l'Église gothique,
 Plus fort que la Mosquée en fer,
 Les fondemens d'une demeure
 Que l'ouragan qui hurle et pleure
 Ne fera point sauter en l'air.

Et du sommet doré des collines fécondes
 Que le bois féodal torturait dans leur sol,
 Et du sein des vallons où sur le dos des ondes
 La Terreur et la Mort entrechoquaient leur vol,
 Et du fond des cités par les arts revêtues
 D'un éternel manteau de fête et de splendeur,
 Et du coin des foyers rayonnans par les nues
 D'un feu serein et bienfaiteur,

S'élèvera sans cesse un sublime cantique,
 Un concert éclatant de bénédiction,
 Plus glorieux, plus fort que le chant homérique
 Qui nous est arrivé des débris d'Illion,
 Plus suave, plus doux que la voix amoureuse,
 Qui de la belle Armide enchantait les jardins,
 Et non moins immortel que l'ame harmonieuse,
 Qui palpite, Hugo, dans tes hymnes divins!

Eindnoten:

- (6) Entendez-vous au loin ce vent lourd et sonore
Houler, en les tordant, *par* les chênes osseux!

L'auteur a cherché à reproduire littéralement la belle expression de l'écrivain latin:

Et sicuti mare, vehitur per nemora, ventus ingens.

Ce qui lui a fait risquer le mot *houler*, auquel il aimerait que l'académie accordât droit de bourgeoisie.

Chant cinquième.

La nuit, sur mon grabat, quand de ses dents de glace
L'Hiver me mord les pieds et m'arrache au repos;
Quand mon ame bondit sous l'horrible grimace
Empreinte, en sillons bleus, sur mes fébriles os;
Quand, d'un long grincement, je poursuis Dieu lui-même
Dans ces Heureux du jour qui sommeillent en paix
Au milieu des éclats de l'ardent anathème
Jeté, par ma lucarne, au seuil de leurs palais:

D'où part donc tout-à-coup ce rire?
Quel démon m'insulte là-bas?

O grand, respecte mon délire,
Pour qu'il ne te dévore pas!
Et quand au bruit plaintif de mes cris de détresse
Accourt, pâle d'effroi, ma jeune et pauvre soeur,
Qui pour les réchauffer au feu de sa tendresse
Prend mes pieds dans ses mains, les applique à son coeur,
Et m'imbibe la chair de sa suave haleine,
Et me donne, en pleurant, de doux baisers au front,
Et demande vingt fois, d'une voix incertaine:
Mais Charles, mon ami, mon frère, qu'as-tu donc?

Encor ce rire!... Il m'épouvante!
C'est le cri du chacal qui mord
Le pauvre Arabe dans sa tente:
Peut-être.... est-ce un signal de mort!

O! si, dans cet instant, quelque Puissant du monde
Abaissait les regards vers le séjour d'effroi
Où naît, se développe et meurt ce drame immonde
Qu'il contemple de loin par les yeux de la Loi,
Réduit, sur une toile à fantasmagorie,

Au combat simulé de figures sans corps
Qui n'épouvantent nul par des cris d'agonie
Et qu'un signe disperse en de muets transports:

Écoutons!... le rire s'efface:
Mais n'entends-je pas le bruit sourd
D'un pied crépitant sur la glace?
Médoc!... prends garde à ce pas lourd!

Il sentirait le sang se figer dans ses veines,
Et sur son morne front ses cheveux se dresser,
Et dans son coeur ému s'évanouir ses haines,
Et, transporté d'amour, il viendrait m'embrasser,
Me demander pardon de son luxe farouche,
Et d'un drap d'hôpital écartant le lambeau,
Et s'agenouillant, humble, au chevet de ma couche,
Il étendrait sur moi son plus riche manteau!

Au secours! - Silence! - O le traître!
Cesse... - Tu m'as insulté! - Quoi!

Quand j'ai faim, que... - Je suis ton maître!
 - Tu veux donc... - Travaille et tais-toi!⁽⁷⁾.

Est-ce un rêve?... un accès de fièvre délirante?
 Oh, non non? c'était bien un martinet de fer!
 La trace en brûle, là, sur ma chair transpirante,
 Vrai timbre rouge de l'enfer!

O! Riche dont la vie est liée à la mienne,
 Toi, de mon souffle né, toi par mes mains nourri,
 As-tu donc abjuré toute vertu chrétienne,
 Dis-moi, pour me traiter ainsi?

Non, quand aux jeux du Cirque, un misérable esclave
 Escaladait la loge où l'homme à laticlave
 Siégeait dans les grands jours,
 On ne le vit jamais, avec tant de furie,
 Repousser par l'Édile au fond de la tuerie
 Où l'attendaient les ours!

Et moi qui me flattais d'amener l'Opulence
 A présenter le sein, à rendre la santé

A tant d'hommes souffrans que dévore en silence
La lèpre de l'Hérédité;

Moi qui croyais répandre au fond de leur repaire
Les consolations d'un avenir plus doux,
Je ne puis, à tes pieds, secouer, ô mon père,
Que des rires et que des coups!

Le voilà donc connu cet homme
Qui se prétend si généreux,
Que jamais le Malheur ne somme
D'écouter ses cris douloureux,
Sans que son oreille soumise
Ne les recueille, et que sa voix
Ne les renforce et les redise
A l'écho du trône des Rois!

O malédiction! travaille, souffle, sue,
Du moulin féodal que la meule te tue,
Ou broie à tes regards les os de tes enfans,
Ou se brise en éclats, et de ses coups de pierre

Déracine du sol ta tremblante chaumière,
Étouffe le cri de tes flancs!

Du sein du monde et de ses fêtes,
Qui donc élèvera la voix
Pour défendre et sauver nos têtes
Dans la banqueroute des lois,
Et nous conduire par l'orage
Qui dépeuple nos toits lépreux,
A la conquête d'un rivage
Semé d'abris plus généreux?

La Tribune est debout encore
Sur ses fondemens récrépis,
Et conserve un écho sonore
Riche! pour tes fantasques cris;
Mais le cri que le Pauvre jette
Meurt, sans écho, dans ses flancs sourds,
Et trouve son seul interprète
Dans le pavé des carrefours.

Parmi les champions du dogme politique
Qui consacre la lutte et l'érige en devoir,

C'est à qui flétrira le front de la Belgique,
A qui déchirera le manteau du Pouvoir,
Enfoncera l'épine au pied d'un adversaire,
Déflorera la loi dont il n'est pas l'auteur,
Et fera déborder de l'égoût populaire
Toutes les passions du tribun détracteur.

Et parmi les soutiens d'un Pouvoir en enfance
Qui ne sait d'un pied ferme écraser les abus,
C'est à qui nourrira sa crédule ignorance,
A qui l'exploitera jusques dans ses vertus,
Écartera de lui le flambeau tutélaire
Qu'alluma, dans nos mains, la Révolution,
Et lui fera fermer l'oreille doctrinaire
Au sifflement aigu des balles de Lyon.

Devant la barre de ces hommes,
Maître, ne nous renvois donc pas,
Ils ignorent ce que nous sommes,
Ils n'ont jamais vu nos grabats;
Toujours préoccupés d'eux-mêmes,
Prompts à réprimer nos efforts,

Ils nous frappent de leurs blasphèmes,
Et puis s'en vont.... nous croyant morts.

Allez!... Vos Morts sont pleins de vie,
Et quoique refoulés par vous
Au sein d'une atmosphère impie
Qui nous ronge et déforme tous,
Sous nos tissus de chair immonde
Brûle et circule assez de feu
Pour rajeunir votre vieux monde
Qui tombe en lambeaux sous son Dieu!
Et ce Dieu, c'est Satan. C'est lui dont la colère
A présidé toujours aux destins de l'État;
Mais son règne est fini, mais la voix de la Terre
Appelle Saint-Simon au grand pontificat,
Saint-Simon qui vécut dans une nuit d'orages,
Et mourut isolé, par son siècle abattu,
Pour renaître au grand jour, sous un ciel sans nuages
Dans huit cents jeunes-gens tous pleins de sa vertu

Triomphe! enfin le poids de nos terrestres chaînes
Va tomber sous la main qui doit les morceler,

Et les cris de notre ame, et le sang de nos veines
 Pourront librement circuler;

Et le palais des grands, et nos demeures sombres
 Tout va s'illuminer de la nouvelle Foi,
 Et, devant ses rayons, disparaîtront les ombres
 Où nous plongeait l'antique Loi.

Suave et riante pensée
 Plane sur mes humbles travaux,
 Réchauffe ma couche glacée,
 Parfume mes pâles lambeaux,
 Relève ma tête flétrie,
 Attache mon oeil sur le ciel,
 Et dans mon ame trop aigrie
 Change le vitriol en miel!

Silence!... une voiture, à la course rapide,
 Descend, avec fracas, du faubourg. Écoutons!
 Elle approche: quel trot! Mon plancher peu solide
 Frémit et s'en émeut. Serait-ce? Oui, sur ses gonds,
 La porte roule et s'ouvre, et la torche rayonne
 Du haut du vieux perron, aux plus lointains trottoirs,

Et de la grande cour le pavé tremble et sonne
Sous le piaffement de quatre chevaux noirs.

C'est mon maître! Il revient, haletant, d'une orgie,
D'une orgie à grands feux, à vastes coups de dent,
Qui dévore, en une heure, onze mois de la vie
De chaque prolétaire, et lui casse, en hurlant,
Les bras, et, sous des fleurs, creuse un gouffre insondable
Où viennent, tôt ou tard, à grand bruit, s'engloutir
Coupes d'or, plats d'argent, lustres, buffet et table
Et le Riche, et le Pauvre, et tout leur avenir.

Il revient! tête nue et la veste fouillée,
Un feu morne dans l'oeil où couve l'impudeur,
Des blasphèmes sans nom sur la lèvre souillée,
Le corps ployé, puant, hideux à faire peur,
Si hideux qu'il doit même épouvanter sa femme
Quand, en se réveillant, elle voit se dresser
Au dessus de son sein, cette tête de flamme,
Et ce bras lourd et mort qui veut la caresser.

Il revient! Le voilà. De son regard oblique
Il chasse ses valets. Il avance à tâtons.

J'entends, sur l'escalier, son rire diabolique:
Vite! sous mon chevet enfonçons ces crayons,
Vite! Éteignons la lampe et cachons sa présence;
Et toi, Médoc, fais trêve à tes grondemens sourds,
Et puisqu'il faut nous taire et souffrir en silence,
Nous nous taisons, mon chien,.... mais non pas pour
toujours.

Eindnoten:

(7) 'Travaille et n'injurie pas.'

C'est sur ces mots, extraits d'une critique des trois premiers chants, insérée dans le *Journal de la province de Liège*, que ce chant a été composé.

Chant sixième.

C'est ici que tomba l'élite de nos braves!
C'est ici que mon frère est mort pour son pays,
Mort, à la fleur des ans, sous le plomb des Bataves,
La tête emportée en débris.

O celui-là, du moins, n'a pas jeté ses armes,
N'a pas abandonné son poste périlleux:
Inébranlable, et sourd au fracas des alarmes,
Il est tombé sans peur et sans cligner les yeux.

C'est bien. Il a rempli sa tâche,

Et nul, mon père, ne dira:
'Ton fils Antoine fut un lâche.'
C'est bien. Gloire à qui le suivra!

Gloire? non, non; pitié, pitié pour tous ces hommes
Pour qui le don d'un sabre est un bienfait du Ciel,
Qui, l'oeil tout flamboyant, répondent: nous y sommes,
Quand du tambour, ils entendent l'appel;

Plongent dans les combats comme au fond d'une orgie,
Et de retour au camp sous un drapeau vainqueur
Jettent de longs regards sur la plaine rougie
Où, sous le feu, s'exalta leur valeur;

Puis tombent, égarés, sur un lit de souffrance,
Et meurent dans leur sang en se plaignant tout haut,
Que le vieux général qui guida leur vaillance
Toujours, au camp, les ramène trop tôt.

Guerriers! Pour le bonheur du monde
Vous ne pouvez plus rien. Non, vos chefs ne sont plus

Les symboles vivans du Verbe qui féconde.
Place donc à d'autres Élus!

Place! L'humanité ne veut plus de la guerre,
Et du sein de vos rangs troués par le canon,
Ne s'élancera plus au faite de la terre
Charlemagne ou Napoléon.

En vain reclouez-vous le char de la Vengeance,
Dans la tranchée, en vain, rougissent les boulets,
S'ajuste la cuirasse, et s'aiguise la lance,
Et frémit le chien des mousquets.

Dieu ne permettra point que votre main parjure
Brise l'agraffe d'or de la riche ceinture
D'amour et de beauté,
Que lui-même a nouée autour des flancs sauvages
De la terre souffrante et livrée aux ravages
De la Férocité,
Pour calmer ses douleurs, pour amortir ses haines,

Et pour transmettre au sang qui coule dans ses veines
Le vaccin de l'éternité.

Jetez donc là le glaive et ce sombre plumage
Qui déjà tombe et mue au souffle de la Paix,
Et jonchera bientôt de son bariolage
L'anti-chambre du grand palais.

Guerriers! je vous le dis: l'homme est las de la guerre.
Le sang versé par vous sera du sang perdu
Quelque pur qu'il puisse être.... Aussi le tien, mon frère,
Fut-il vainement répandu,

Et ne fera-t-il pas, au fond de nos vallées,
Disparaître et périr l'herbe aux sucres vénémeux,
Ni pousser, dans nos champs, des gerbes étoilées,
Aux épis plus nombreux.

Et pourtant je ne puis te plaindre;
Je ne regrette point ta mort,

Et je sens, chaque jour, s'éteindre
Ma tendre pitié pour ton sort.

Échappé, grand et pur, d'un combat trop funeste, (8)
On aurait fait de toi ce qu'on a fait de nous,
On t'aurait vendu, frère, en masse avec le reste,
A notre vieux Maître en courroux;

Tandis que, maintenant, loin d'un peuple d'esclaves,
Tu dors, enveloppé de ton grand manteau bleu,
Tu dors, heureux et libre, et cher à tous les braves,
Au sein paternel de ton Dieu!